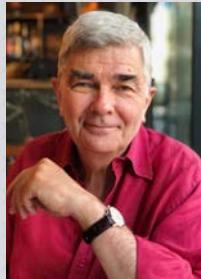


ÉDITORIAL

Par Patrick Brunel



« Significations et symboles ». Ce titre sous lequel nous avons regroupé l'essentiel des articles composant ce onzième numéro de *Spirale* mérite explication. Il ne s'agit pas pour nous d'opposer, en une approche stérile autant que convenue, symbolisme et rationalité, cherchant par exemple à réhabiliter le premier au détriment de la seconde. Il ne s'agit pas davantage de développer l'idée que les symboles, loin d'être gratuits, sont riches de significations multiples (ils le sont!) - sans quoi notre titre eût été « Symboles et significations »! Nous avons plutôt voulu nous interroger sur le fonctionnement de toute forme de pensée et sur les enjeux que chacune met en œuvre, au cours du processus de transmission.

S'appuyant sur les derniers apports de la psychologie cognitive, Pierre-Marie Lledo nous révèle les mécanismes mentaux que nous mettons en œuvre lorsque nous mobilisons les ressources de notre intellect. Le lecteur découvrira ainsi, non sans étonnement peut-être, le rôle des « deux Systèmes de la pensée » dont nous disposons (Système 1 et Système 2) et l'importance de nos « lobes frontaux sceptiques » qui nous permettent de penser librement, c'est-à-dire de ne pas demeurer prisonniers de nos émotions et de

nos instincts. Les neurosciences rejoignent ici la philosophie pour mettre en lumière les vertus de cette « inhibition frontale », « l'un des joyaux de notre architecture cognitive », qui n'est pas sans rapport avec le doute cher aux pyrroniens de la Grèce antique, ce doute qui loin de viser, à l'instar du « doute méthodique » de Descartes, la découverte de la vérité, entend plutôt se libérer du besoin tyannique de la découvrir. « Suspension volontaire du jugement », l'inhibition cognitive permet « l'émergence du sens critique » et « la reconnaissance de l'incertitude, non comme une faiblesse, mais comme un chemin vers la liberté intérieure ».

Conscience et connaissance de soi, tel est le sujet abordé par Michel Payen à travers un cheminement qui, lui aussi, croise les fils des travaux des neurosciences et ceux du questionnement philosophique et du positionnement moral. Au-delà de l'injonction de se connaître inscrite au fronton du temple d'Apollon, d'où nous vient cette faculté de pouvoir le faire et comment notre cerveau peut-il « engendrer l'expérience subjective de la conscience » ? Naturellement, l'exploration scientifique ne rend pas caduc le questionnement philosophique et le lecteur de *Spirale* ne s'étonnera pas de voir que surgissent au fil de ces pages les problèmes du libre arbitre et de la volition, car si existe bien « une base biologique de la conscience », elle « n'en épouse probablement pas le mystère ». Demeure enfin le rôle essentiel de l'altérité. Celle incarnée dans l'existence d'autrui, bien sûr, mais aussi la nôtre, celle que nous portons en nous et que nous découvrons à la faveur de nos efforts pour mieux nous connaître et pour nous affranchir de nos « passions tristes » (Spinoza). « Cette rencontre de l'autre en soi » débouche alors sur cette évidence : « on ne sera jamais autant soi-même que lorsque l'on n'aura plus rien de commun avec le soi qu'on croit être ».

Les hommes n'ont pas toujours pensé de manière exclusivement rationnelle. Ou plutôt, leur rationalité n'a pas toujours été placée sous le signe exclusif de la raison. Les grands mythes qui remontent aux origines de l'humanité font appel à l'imagination et à l'intuition, sans être toutefois dépourvus de rationalité. Jacques Samouelian

analyse ce passage du *muthos* au *logos*, montrant qu'il ne s'agit pas d'une évolution lente et progressive, mais que les choses se firent au contraire par à-coups. Ce sont les étapes de cette évolution qui sont ici retracées. Mais plus importante encore que la connaissance de ce développement historique est la question de la signification de ce balancement incessant entre *muthos* et *logos*, entre imagination et raison, ainsi que la place aujourd'hui réservée au *muthos* dans un monde placé sous l'hégémonie du *logos*. « Il apparaît essentiel de revoir les coupures épistémologiques (...) entre la raison et l'émotion. » Si nous ne voulons pas « perdre le Nord de notre boussole mythique », il importe de « réhabiliter l'imaginaire dans toute sa dimension » car les grandes interrogations métaphysiques ne trouvent pas de réponses définitives dans la seule raison. Celle-ci « n'embrasse pas tout ce qui fait l'humain. Elle calcule, prévoit, mesure - mais elle ne console pas. (...) Elle peut dire comment vivre plus longtemps, mais non pour quoi vivre, ni pour quoi mourir. » D'où « la nécessité d'une respiration spirituelle », d'une « nouvelle sagesse » fondée sur « une spiritualité post-dogmatique » qui allierait l'indispensable raison et la féconde imagination.

Les grands récits mythiques, les inscriptions et peintures décorant les parois des cavernes de nos lointains ancêtres témoignent d'une dimension fondamentale de notre psyché : l'aptitude à penser symboliquement. Patrick Brunel s'intéresse à la nature de cette pensée symbolique, donnée de notre espèce inscrite en chacun d'entre nous. Est-elle une pensée préconceptuelle, inférieure à la pensée logique, risquant à tout instant de basculer dans l'obscurantisme et la superstition, ou est-elle une voie d'accès autre, mais tout aussi féconde que celle fournie par la seule raison, à la connaissance ? Et est-il encore souhaitable et pertinent de vouloir aujourd'hui la mettre en œuvre ? La réponse se trouve dans la définition même de l'acte de penser symboliquement : raisonner par analogie.

Qui tient les deux bouts de cette chaîne, celle de la raison et celle de l'imagination, est préservé du danger de céder à toute sorte de « frénésie associative » (Lévi Strauss) et peut alors sans crainte laisser libre cours à son imagination. Point n'est besoin d'opposer

symbole et concept. Ils sont parfaitement compatibles : la pensée symbolique n'est pas dépourvue de rationalité et le symbole n'est pas tant porteur de significations qu'il ne « donne à penser » (Paul Ricoeur). Autrement dit, c'est à chacun de nous qu'il revient de déployer les ressources de ses facultés créatrices pour « faire parler » les symboles et dévider ainsi le fil de leur puissance métaphorique.

À cet ensemble nous avons joint deux articles *varia*. Le premier présente un visage méconnu, surprenant peut-être, du XVII^e siècle. En le plaçant sous le signe de l'intrépidité, Véronique Wiel montre que « son effervescence intellectuelle » et « son audace dans l'usage de la raison critique à l'égard de toutes les figures d'autorité » en font un siècle pionnier. Tout ne commence pas, en effet, avec les Lumières et il importe de rompre avec cette « doxa idéologique inventée au XVIII^e (...) qui consiste à renvoyer tout ce qui l'a précédé aux ténèbres, à l'âge des fables et de la superstition ». Moment historique particulier, notamment du fait de la « révolution » scientifique due aux astronomes et aux physiciens, le XVII^e siècle voit advenir un « vaste mouvement de dénaturalisation de tout ce qui se donnait comme immuable, évident, naturel ». Et ce dans tous les domaines : science, théologie (« contestation des trois grands monothéismes »), exégèse biblique, histoire, droit, etc. Ce siècle dit « classique » a vu la remise en cause radicale de nombre de croyances et de vérités jugées incontestables, en même temps qu'il dégageait « une place inédite à l'individu en quête de son autonomie ». C'est la très singulière figure oubliée de François Poulin de la Barre, prêtre catholique converti au protestantisme, « penseur de l'égalité naturelle », auteur de *De l'éducation des dames pour la conduite de l'esprit dans les sciences et dans les mœurs* (1674) et de *De l'égalité des deux sexes : discours physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés* (1676), qui sert de fil rouge à cette évocation d'un siècle qui a bien mérité ce qualificatif d'« intrépide » et que le lecteur est invité à redécouvrir, loin des clichés scolaires et des simplifications idéologiques de la doxa.

Le numéro se referme avec un article grave consacré à un sujet douloureux : l'inceste. Alain Grangé-Cabane s'en empare, non

seulement pour dresser un état des lieux, mais pour ouvrir des perspectives. Il s'agit bien de vaincre ce tabou qui, « archétype du "secret de famille" », touche « quelque 11% d'un échantillon représentatif de la population de notre pays », soit 7 millions de personnes. C'est dire l'ampleur de ce « fléau social ». L'auteur nous en précise les contours juridiques et les enjeux psychologiques, avant d'avancer des explications pour tenter de « comprendre sa forte prévalence » : le fait qu'il se déroule le plus souvent dans la sphère familiale et qu'il « procède d'une asymétrie de pouvoirs ». Comment par ailleurs analyser les raisons du silence qui entoure l'inceste, tant sur le plan individuel (la victime) que social (la famille, l'école, l'ensemble de la société)? Et enfin, comment espérer vaincre un tel fléau? Des pistes sont esquissées : oser nommer les choses et cesser de recourir à des périphrases minorantes, « comme si le fait de ne pas prononcer le mot pouvait, de manière performative, empêcher la chose d'advenir » ; mieux former certains personnels (enseignants, éducateurs, médecins, gendarmes...); mieux appréhender le rôle de l'amnésie dissociative; sur le plan juridique enfin, introduire l'imprécisibilité du crime d'inceste, ainsi que « l'ordonnance de protection de l'enfant ». C'est d'un « plan global où se côtoient éducation, prévention et répression » que nous avons besoin.

Comme les précédents, ce numéro de *Spirale* est donc fidèle à son sous-titre : « Humanisme et Prospective ». Il témoigne de notre volonté de donner à penser sous tous ses aspects le monde d'aujourd'hui, sans pour autant prétendre nous affranchir du « monde d'avant », riche de ses cultures et de ses modes de pensée divers, dont, que nous en ayons ou non conscience, nous sommes à la fois les descendants et les héritiers.

